

LUSTRE, GERARD MUSY

Frédéric Beigbeder

Grâce à Gérard Musy, le monde se souviendra d'une époque lointaine où Paris s'amusait, où les femmes blondes découvraient leurs épaules, où l'on croisait du monde dans des clubs qui portaient des noms de grands hôtels ou de douches municipales, où Jean-Paul Gaultier n'habillait pas encore Louise Ciccone, où il pleuvait des confettis de nos cheveux tous les matins, où le latex ne servait pas à fabriquer des capotes mais des guêpières, où il faisait jour quand on sortait des boîtes de nuit, où Alain Pacadis était un poète vivant, où il n'était pas impossible que la jolie fille là-bas, derrière une colonne, au Privilège, vous ait souri sans raison, où la techno était produite par Giorgio Moroder (on nommait ça « l'electric boogie »), où les talons étaient aiguilles et les aiguilles non contaminées, où Iman ne s'appelait pas encore Bowie, où Naomi buvait du Clan Campbell, où l'on pouvait faire l'amour avec quelqu'un et lui demander son prénom après, où Kristen Mac Menamy jetait des assiettes pleines de couscous sur Hubert Boukobza, où l'on respirait les ballons gonflés à l'hélium pour changer de voix, où les « raves » s'appelaient « sqat-parties », où les publicitaires gagnaient beaucoup d'argent, où les chiottes de chez Castel étaient le centre du monde, où les pistes de danse étaient notre lit, où le smoking n'était jamais « overdressed », où des inconnues pouvaient rester attachées les bras en l'air pendant des heures sans porter plainte, où James Bond et le Mur de Berlin nous protégeaient des méchants Russkoffs, où, comme l'a écrit Patrick Besson, « les femmes montraient leurs seins car elles savaient que personne ne les toucherait », où les bas filaient à toutes jambes, où les lustres de cristal éclairaient nos déambulations hasardeuses, bref, où la vie continuait, la tête haute, son chemin absurde, avec un sourire hautain et une haleine de champagne chaud.